

—— David Joy ——

# NOS VIES EN FLAMMES

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Fabrice Pointeau

**SONATINE** EDITIONS

Directeur de collection : Arnaud Hofmarcher  
Coordination éditoriale : Marie Misandeau  
et Pierre Delacolonge

Titre original : *When These Mountains Burn*

Éditeur original : G. P. Putnam's Sons

© David Joy, 2020

« Génération opioïdes », par David Joy, © America, 2020

© Sonatine Éditions, 2022, pour la traduction française

Sonatine Éditions

32, rue Washington

75008 Paris

[lisezsonatine.com](http://lisezsonatine.com)

Ouvrage réalisé par *Cursives à Paris*

ISBN 978-2-35584-730-1

N° d'édition : 730 – Dépôt légal : janvier 2022

Tous droits réservés y compris le droit de reproduire une partie ou la totalité de l'œuvre sous quelque forme que ce soit. Cette édition est publiée en accord avec G. P. Putnam's Sons, une maison du groupe Penguin (USA) LLC, appartenant à Penguin Random House.

*Pour Ron Rash, mon mentor et ami  
Et pour ceux qui s'en sont allés et qui s'en vont*

*J'ai aimé les personnes sans défense que j'ai aimées.*

– Maurice Manning

**L**a pluie dégoulinait sur le pare-brise poussiéreux. Raymond Mathis serrait le volant entre ses mains, tentant de se rappeler s'il restait quoi que ce soit à prendre. La porte de sa maison était ouverte et depuis l'allée il savait qui s'était introduit chez lui. Le fait était que tout ce qui n'avait pas été solidement fixé était déjà parti. Ce qui se revendait facilement avait disparu en premier, et désormais le garçon volait tout ce qui semblait avoir la moindre valeur.

De l'autre côté de la cour, le dernier des chiens de Ray beuglait dans le chenil. Il avait autrefois élevé les meilleurs chasseurs d'écureuils et de rats laveurs qu'avait jamais produits le comté de Jackson, une lignée de mountain feists noir et brun clair qui faisaient se réfugier dans les arbres tout ce qui savait grimper. Il avait élevé des beagles pour traquer les lapins dans les ronces avant que des étrangers parsèment la région de pancartes « DÉFENSE D'ENTRER », et celui-là était le dernier : une femelle élancée nommée Tommy Two-Ton qui avait la gueule grise et qui tremblait sur ses pattes de derrière tandis qu'elle s'appuyait contre le grillage enfoncé.

Lorsqu'il traversa la cour, Ray fut heureux que cette fois le garçon ait au moins mis la chienne à l'abri. Elle était vieille et aveugle, mais elle n'avait pas perdu son flair. Plus tôt pendant

l'été, le garçon s'était introduit dans la maison, laissant la porte grande ouverte, et Tommy avait disparu pendant près d'une semaine avant que Ray la retrouve deux vallées plus loin, haletante et clopinant à moitié affamée sur la route après avoir pourchassé Dieu sait quoi pendant la nuit. Quand un chien suit une odeur, il n'y a pas de retour en arrière, et à cet égard ils ne sont pas si différents des hommes. Ray n'en voulait pas à Tommy, tout comme il n'en voulait pas au garçon. Tous deux cherchaient quelque chose qu'ils n'auraient jamais dû vouloir, mais il comprenait qu'une unique pensée puisse pénétrer l'esprit d'un homme et le consumer totalement.

« Prête pour le dîner ? » demanda Ray en défaisant le loquet de la porte. L'ossature du chenil à cinq compartiments avait viré au gris à cause de l'usure mais était toujours aussi solide que le jour où il l'avait construite. La pluie s'écoulait à l'arrière du toit en tôle et imprégnait le sol aussi vite qu'elle tombait. La chienne poussait des hurlements mélancoliques et solitaires comme si elle n'avait pas vu âme qui vive depuis des années. Quand la porte s'ouvrit en grand, elle traversa la cour au petit trot et entra dans la maison, puis elle s'ébroua pour se sécher, ses oreilles claquant contre ses bajoues.

C'étaient les premières pluies à atteindre la montagne depuis des mois. Le sol était si sec qu'en s'arrêtant dans la cour, Ray entendit presque la terre laper ce qui tombait, comme si elle tentait de s'humecter suffisamment la bouche pour ne pas mourir de soif. Les crêtes brûlaient, l'air sentait la fumée et les prévisions n'annonçaient aucun changement. Ray songea que cette petite averse était une cruelle plaisanterie. Pourtant, il resta là à regarder le ciel, laissant les gouttes battre sur ses paupières tandis qu'il priait pour qu'elle dure.

Un chapeau à bord étroit était abaissé sur son front. Il portait une salopette Key qui avait des taches sombres au niveau des genoux et une pièce grossière cousue sur l'épaule droite. Avec son mètre quatre-vingt-quinze et ses près de cent trente kilos, c'était un géant aux avant-bras aussi épais que des piquets de clôture. Il avait des mains semblables à celles de son père, qui engloutissaient quasiment tout ce qu'elles tenaient. Il se rappelait qu'un jour pendant son enfance, lors d'une vente aux enchères de bétail, un vieil homme avait déclaré pour plaisanter qu'avec des paluches pareilles son père aurait pu serrer la main de Dieu. Toute sa vie Ray avait songé que c'était à peu près vrai.

La maison à revêtement de bois paraissait presque argentée sous la pluie, son toit en bardeaux de cèdre verdi par la mousse. La porte d'entrée tapait contre le mur intérieur dans la brise légère. Les lumières étaient allumées dans le salon. Le garçon n'avait même pas eu besoin de sa clé car Ray n'avait pas verrouillé la porte. Il n'y avait pas d'autres menaces dans un endroit aussi isolé. Il aurait pu changer les serrures et ses habitudes, mais le garçon aurait pu casser les vitres ou défoncer la porte à coups de pied et ça aurait juste fait des réparations en plus. Peut-être était-ce pourquoi Ray ne prenait pas cette peine, ou peut-être avait-il au fond du cœur un espoir qui disait : *Un jour il ne reviendra pas pour voler. Un jour il rentrera simplement à la maison.*

Parfois il se jugeait responsable des défauts du garçon. Lorsque sa femme, Doris, était tombée malade du cancer, Ray n'avait pas cillé quand les antidouleurs s'étaient volatilisés. Il était trop occupé à regarder sa femme dépérir. Il lui arrivait de se demander si sa propre absence était à l'origine de tout, mais la vérité était qu'avant les cachets, ça avait été la meth, et avant la meth, ça avait été les cachets, et avant ça avait été l'alcool et l'herbe et

tout ce sur quoi il avait pu mettre la main. Quelques semaines plus tôt, les flics avaient trouvé le garçon appuyé au mur de brique devant chez Rose's avec une aiguille dans le bras, le visage blafard et la bouche ouverte comme s'il était raide mort, et ça, ce n'était la faute de personne hormis la sienne.

Ray le voyait toujours ainsi, comme un garçon, et c'était à bien des égards ce qu'il était, un enfant piégé dans un corps d'adulte. Ricky avait quarante et un ans et ça sentait le sapin. Par moments, Ray se demandait si certaines personnes naissaient misérables, et cette idée était celle qui faisait le plus mal, car on ne pouvait pas considérer de la sorte sa propre descendance, on ne pouvait pas considérer son fils de la sorte.

Tommy Two-Ton se tenait près de sa gamelle à la limite de la cuisine et Ray s'agenouilla et la gratta entre les oreilles. La chienne s'appuya de tout son poids contre sa main. Un voile laiteux lui recouvrait les yeux et elle renifla l'air lorsque Ray traversa la pièce pour aller chercher un sac de nourriture entamé dans le garde-manger.

Le tiroir à couverts était béant et vide, il ne restait que son revêtement à motif floral à moitié décollé. Ray ferma les yeux et se pinça l'arête du nez en constatant que les ustensiles dépareillés avaient été volés.

« J'avais beaucoup plus de fourchettes que de cuillères, beaucoup plus de cuillères que de couteaux plats. Pas vrai ? » grommela Ray à l'intention de la chienne tout en tenant le sac de vingt kilos au-dessus de la gamelle et en versant les croquettes par le coin déchiré.

Tommy prit une bouchée et leva ses yeux laiteux tout en mâchant, sans la moindre idée de ce que disait le vieil homme, mais néanmoins satisfaite.



Dans la chambre, Ray détacha ses bretelles et laissa tomber sa salopette au pied du lit. Il en portait une chaque jour de la semaine et un pantalon habillé le dimanche, comme son père et son grand-père, désormais tous deux enterrés dans le leur. Un coffret à bijoux en bois de châtaignier qu'il avait offert à sa femme le jour de la fête de la montagne était posé au centre de la commode, à l'endroit où elle l'avait laissé. Il se regarda dans le miroir de la coiffeuse. Une épaisse barbe poivre et sel qui débûtait juste sous ses yeux tombait jusqu'au milieu de sa poitrine. De longs poils recouvraient ses lèvres et ses paroles semblaient toujours surgir de nulle part, son humeur toujours dissimulée. Il souleva son chapeau par le pli à l'avant, passa les doigts dans ce qui lui restait de cheveux et poussa un gros soupir. Le petit fermoir en cuivre du coffret à bijoux était défait. Il resta planté là à faire longuement courir le bout de son doigt sur le bord du couvercle avant de trouver le courage de l'ouvrir.

Le petit médaillon en argent et l'alliance qui avaient appartenu à la mère de Doris étaient posés d'un côté de la boîte au fond tapissé de velours noir. L'alliance en argent était déformée en un ovale tordu que sa mère avait usé au point de presque le casser en deux entre les doigts à force de cultiver les choux. L'anneau en or et la bague de fiançailles d'un quart de carat qu'il avait achetée chez Hollifield's pour demander la main de Doris étaient attachés ensemble au moyen d'un fin fil vert car elle n'avait jamais trop été du genre à porter des bijoux. Le seul autre objet dans le coffret était un penny Lincoln terni qu'une fillette lui avait un jour donné sans motif apparent au rayon boucherie du supermarché Harold's, une de ces choses que le hasard place dans votre main et que vous finissez par garder toute votre vie sans raison particulière.

Ray referma la boîte et remit le fermoir en place. Il appuya les jointures de ses doigts sur la coiffeuse et se pencha vers le miroir. Le blanc de ses yeux était injecté de sang et jauni, le bleu pâle de ses iris, presque gris. Il était heureux que certaines choses soient toujours sacrées. Peut-être pas pour toujours, mais au moins pour le moment.

Il ferma les yeux et inspira jusqu'à ce que ses poumons soient pleins, et il se demanda où pouvait se trouver le garçon. Le bruit de la pluie sur le toit cessa et le silence lui vida la tête. Il en était tombé à peine assez pour rincer la poussière du monde. Il ne se rappelait pas la dernière fois qu'une de ses prières avait été exaucée.

Un foyer d'incendie sur Moses Creek illuminait le bord des montagnes, mais le vent allait dans le mauvais sens pour qu'il présente vraiment un risque de franchir la crête jusqu'à Waychutta, un nom que les gens du coin prononçaient *worry hut*. Comme chaque soir, Raymond était assis sur son porche, écoutant le scanner de la police tout en fumant un cigare Backwoods et en faisant tinter les glaçons au fond de son bocal de whiskey Redbreast.

Un homme avait besoin de quelque chose de constant, quelque chose qui ne changeait pas, sur lequel il pouvait s'appuyer quand tout se cassait la gueule. Tôt ou tard, ce moment arrivait, et la différence entre ceux qui se prenaient la tête à deux mains et ceux qui la gardaient au-dessus de l'eau était la capacité à s'accorder un moment de répit. En toutes circonstances, Ray débutait sa journée avec une cafetière et un livre, et il la finissait avec quatre doigts de bon whiskey et un cigare de station-service.

À en croire la radio, les bois s'étaient embrasés à proximité du terrain de camping, à l'endroit où la forêt devenait une zone de chasse. Les pompiers volontaires avaient coupé des pare-feu et l'incendie était contenu, mais ces temps-ci le mot « contenu » n'était que relatif. Toute la région était complètement sèche. Dès qu'un incendie s'éteignait, les braises portées par le vent

allumaient le suivant, brûlant des pans de terre qui se retrouvaient noirs après son passage. Honnêtement, c'était incroyable que ça ne se soit pas produit plus tôt. Trente années en tant que forestier le lui avaient appris. Des décennies de mauvaise gestion avaient rendu les forêts hautement inflammables. N'importe qui avec une once de bon sens aurait dû le voir venir.

Ray tira quelques bouffées rapides sur son cigare puis ôta un brin de tabac du bout de sa langue et l'essuya au talon de sa botte. Sur ses cuisses était posé un livre qu'il avait acheté pendant l'été chez City Lights et qui racontait comment les coyotes s'étaient répandus à travers le territoire américain. Depuis le décès de Doris, il était devenu obsédé par ces animaux. Au début, Ray n'avait pas compris pourquoi. Peut-être était-ce à cause de toutes ces nuits blanches passées à les entendre dans les bois au-dessus de la maison. Mais plus il y avait réfléchi, plus il en était venu à se dire que c'était peut-être parce qu'il avait vu les gens et la culture de la montagne être quasiment éradiqués en quelques décennies, alors que ces chiens étaient persécutés depuis un siècle et prospéraient néanmoins. C'était de l'admiration, pensait-il. Peut-être même de la jalousie.

La première fois qu'il avait vu un coyote dans le comté de Jackson, c'était au début des années 1980 sur une parcelle de terre forestière à Whiteside Cove. Mais ils étaient à présent plus nombreux. Il était habituel de les voir au bord de la route après qu'ils avaient été percutés par des semi-remorques à l'aube ou au crépuscule. Parfois, tard le soir alors qu'il était au lit, une voiture de police ou une ambulance passait toutes sirènes hurlantes, et le bruit les faisait gémir, une voix entraînant une autre, puis une autre, jusqu'à ce qu'un chœur emplisse l'obscurité autour de lui. Les recherches affirmaient que les coyotes effectuaient un

recensement de leur population. Mais pour Ray, la raison était moins importante que la sensation. Tout ce qu'il savait, c'était que quand il entendait ce son, il éprouvait ce qui désormais se rapprochait le plus pour lui de la joie. Rien qu'en l'imaginant à cet instant, il fit basculer son fauteuil en arrière et sourit.

Il avait presque terminé son verre lorsque le téléphone sonna à l'intérieur. Un rocking-chair en rotin était niché dans le coin du salon, à l'endroit où sa femme avait l'habitude de s'asseoir pour discuter avec sa sœur, ses amis, les démarcheurs téléphoniques et quiconque voulait bien l'écouter, car le fait était que cette femme adorait parler. Elle et Ray s'étaient contrebalancés à cet égard, entre lui qui ne disait pas un mot et elle qui était un vrai moulin à paroles.

« J'écoute », grommela Ray dans le combiné. Sa voix était profonde et bourrue, les mots ne semblant jamais franchir le fond de sa gorge. Son bout de cigare était coincé dans le coin de sa bouche et il saisit le mégot entre deux doigts afin de pouvoir parler. Il entendait un souffle lourd à l'autre bout du fil, mais personne ne disait rien. « Allô ?

– Papa, gémit une voix. Papa... » Le garçon était à bout de souffle. « Ils vont me tuer. »

Raymond se passa la main sur le visage et s'étira le coin des yeux, tentant de rester calme. Il serrait si fort le téléphone qu'il entendait le plastique craquer dans sa main.

La voix du garçon était la même que quand, alors qu'il avait dix ans, il avait appelé de chez Gary Green après avoir mis le feu à la grange de ce dernier avec un GI Joe, une loupe et un gobelet de kérosène. C'était la même que la première fois où Ricky s'était fait arrêter, ainsi que la deuxième et la troisième fois, la même trouille bleue, la même façon de geindre qu'il était dans la merde jusqu'au cou, et Ray l'avait tellement entendue au cours de sa vie

qu'il ne la supportait plus. Il y était désormais presque insensible. Pourtant, à cet instant, comme chaque fois, il fut incapable de raccrocher.

Ricky avait la respiration saccadée, comme s'il était au bord des larmes, et il répéta une fois de plus : « Ils vont me tuer.

– Qu'est-ce que tu me chantes, Ricky ? Personne n'essaie de te tuer. »

Une autre voix se fit entendre : « Vous devriez écouter votre fils, monsieur Mathis. »

Ray entendait Ricky implorer en arrière-plan.

« Qui êtes-vous ? Qui est à l'appareil ?

– Aucune importance, répondit l'homme, mais vous feriez bien de m'écouter attentivement. J'ai quelque chose à vous dire.

– Qu'est-ce que vous racontez ?

– Votre fils est un junkie, monsieur Mathis.

– Je ne sais ni qui vous êtes ni pourquoi vous appelez, mais vous ne me dites rien que je ne sache déjà. Je sais ce qu'est mon fils. Ça fait vingt ans que je réponds à ce genre d'appel.

– Je crois que vous n'écoutez pas, monsieur Mathis. En ce moment, votre fils me doit beaucoup d'argent, et je compte récupérer mon dû d'une manière ou d'une autre.

– Quoi que vous doive mon fils, c'est entre vous et lui. Je ne sais pas pourquoi vous me mêlez à ça. Ses dettes ne me concernent pas.

– Je dirais que si vous connaissez votre fils, vous savez qu'il n'a pas un sou en poche.

– Je veux bien le croire.

– Et c'est pour ça que ça vous regarde. C'est pour ça que nous avons cette conversation. Comme j'ai dit, il me doit beaucoup d'argent, et d'une manière ou d'une autre, cette dette va être remboursée. »

Il y avait un calme étrange dans la façon de parler de l'homme, une indifférence qui distinguait cet appel de tous ceux que Ray avait jusqu'alors reçus de son fils. Ce n'était pas Ricky qui appelait en pleurant pour quémander quelques dollars afin de se remettre sur pied. Ce n'était pas un de ses amis défoncés qui appelait pour l'informer que Ricky était au trou et avait besoin d'argent pour sa caution, des paroles prononcées trop rapidement ou trop lentement, si confuses que Raymond ne comprenait rien à ce qu'on lui disait. Cette fois, c'était différent. C'était réel. Il le sentait au creux de son ventre.

« De combien on parle ? »

– Dix mille dollars.

– Dix mille dollars ? » Ray souffla. Il n'en revenait pas. « Bah, je sais pas quoi vous dire.

– C'est beaucoup moins qu'un enterrement, vous ne pensez pas ? » Il n'y avait ni modulation ni changement dans le ton de la voix de l'homme. « Et puis, poursuivit-il, c'est ce qu'il doit.

– Je ne sais pas ce qui vous fait croire que je peux pondre une telle somme comme ça, mais je vais vous dire tout de suite que...

– Je vous arrête, monsieur Mathis. Votre fils semble être d'un avis différent. D'après ce qu'il m'a dit, vous avez récemment touché un peu d'argent. »

Ray ferma les yeux et serra les dents. Il comprit immédiatement ce que Ricky avait dit, et en toute honnêteté, il n'aurait pas pu le cacher même s'il l'avait voulu. Le *Sylva Herald* avait publié des articles sur l'accord. Son visage était apparu en une du journal pendant des semaines tandis qu'il se chamaillait avec l'État à propos d'une parcelle de terrain.

Quand Ray avait pris sa retraite après trente ans au service des forêts, il s'était très vite rendu compte qu'un homme comme

lui n'était pas fait pour l'oisiveté. Au bout de six mois, il s'était acheté une parcelle en bordure de la route 107 et avait bâti un stand de fruits et légumes. Mathis Produce tournait depuis dix ans quand l'État l'avait forcé à vendre avec un décret d'expropriation afin d'élargir la route. Ils s'étaient querellés pendant un an dans les journaux et aux infos, mais récemment un marché avait été conclu et un chèque était arrivé.

Ricky hurlait en arrière-plan et Ray eut soudain l'impression que tout son sang avait quitté son visage. Aussi fort que fût un homme, il y avait des moments dans la vie qui le laissaient vide, des choses qui pouvaient en une fraction de seconde lui creuser le cœur comme une caverne. Pour une mère ou un père, c'était aussi simple qu'entendre son enfant pleurer. Il n'avait jamais eu conscience de cette vulnérabilité jusqu'à ce qu'il tienne ce garçon dans ses bras.

« Disons que j'aie cet argent. Qu'est-ce qui vous empêche de nous tuer dès que je vous le donnerai ?

– Vous faites ce que vous avez à faire, et je vous laisserai tranquille.

– Je suis censé croire quelqu'un qui essaie de m'extorquer...

– Ce n'est pas de l'extorsion, coupa l'homme. C'est plutôt de la clémence. »

Ni l'un ni l'autre ne parla pendant un moment, puis l'homme reprit :

« C'est un appel de courtoisie, monsieur Mathis. Vous pouvez prendre la direction que vous voulez, honnêtement ça ne change rien pour moi. Payez-moi mon dû, ou enterrez votre fils. Telles sont vos options. »

Ray voyait la même chose depuis trop longtemps. Le monde n'avait plus aucun sens pour lui. C'était comme regarder un



puzzle et voir les trous tout en tenant les pièces dans sa main sans comprendre comment les assembler. Il se demandait combien de fois il pourrait encore sauver son fils, et la réponse lui mit le cœur en lambeaux car ce qu'il voulait plus que tout, c'était simplement raccrocher. Il n'avait qu'une envie, en finir avec tout ça.

Il détourna les yeux et posa son regard sur une photo qu'il avait punaisée à côté de la porte. C'était un cliché noir et blanc de sa défunte femme, alors qu'elle avait dans les vingt-cinq ans. Elle se tenait devant l'évier avec la lumière du jour qui filtrait à travers les rideaux, son visage et sa poitrine blanchis par la vitesse lente de l'obturateur. Il y avait une cafetière sur le poêle à côté d'elle et elle portait aux oreilles deux perles qu'il lui avait offertes.

« Monsieur Mathis ?

– Je suis là, répondit Ray.

– Vous choisissez quoi ? »

Il examina la photo de sa femme et inspira profondément par le nez. Il retint son souffle jusqu'à ce que la tête se mette à lui tourner.

« Où je peux vous rencontrer ? »

Une fois la conversation achevée, il marcha jusqu'à la chambre, incapable de sentir ses jambes sous lui. Il s'agenouilla à côté d'un coffre-fort dans le placard. À l'intérieur, une pile de certificats de naissance et de cartes de sécurité sociale était coincée sous un acte de mariage jauni et le certificat de décès de sa femme. Une liasse de billets de cent dollars maintenue par un élastique était posée à côté d'un petit revolver à canon court. C'était tout ce qui restait de ce que l'État lui avait versé.

Ray tint la pile de cash dans sa main comme pour en estimer le poids. Ses yeux étaient fixés sur le revolver, mais son esprit était ailleurs.

*C'est la dernière fois que tu fais ça, se dit-il.*

Cette pensée s'abattit sur lui telles des mains lui agrippant les épaules, et il ferma les yeux et laissa cette sensation pénétrer encore plus profondément en lui. Il verrouilla le coffre et enfonça l'argent dans sa poche tout en se relevant. À la porte, il s'arrêta devant la photo et passa le bout du doigt le long du contour de la silhouette de sa femme.